

Séquences

La promesse

Carlo Mandolini

Numéro 186, septembre–octobre 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/49449ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mandolini, C. (1996). La promesse. *Séquences*, (186), 35–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

nicative. On remarque le soin qu'il apporte à la description de tous les protagonistes qu'il nous présente, de la secrétaire de l'éditeur possédant un don dans le choix de chapeaux jusqu'à la fille de la suicidée, observatrice au début silencieuse d'une machination qu'elle soupçonne mais dont elle hésitera jusqu'à la fin à vouloir identifier.

Si la mort, dans *Tiré à part*, apparaît comme une fatalité que l'homme doit finalement affronter seul et avec lucidité, elle prend aussi valeur de jugement, non plus sur l'individu, mais sur l'humanité. L'éditeur est aussi machiavélique que le romancier, la vie de chacun d'eux dépend de celle de l'autre. En voulant s'arroger le droit de créer, donc de juger, l'homme n'est plus qu'une immense contradiction où la fascination cède le pas à la répulsion. Une œuvre, de dimension modeste certes, mais d'un cynisme tellement impitoyable qu'il en devient presque pur.

Maurice Elia

La Promesse



Jérémie Renier

La Promesse est le coup de cœur classique sorti tout droit de ces véritables coffres au trésor que sont les sections Cinéma d'aujourd'hui et Cinéma de demain du FFM. Je ne savais pas grand-chose sur ce troisième film des

frères Luc et Jean-Pierre Dardenne, sinon qu'il avait reçu le prix des salles d'art et d'essai au dernier festival de Cannes. J'en savais à peine plus sur le cinéma qu'on disait très intimiste et sans concession des «Taviani belges»... l'effet de surprise et le choc n'en furent que plus forts!

La Promesse prend son ampleur et son envol progressivement, au fil d'observations du réel. Observations fines et subtiles qui, doucement, sans effets narratifs superflus mais avec une rigueur remarquable, parviennent à transcender le réel et à atteindre le lyrisme. Le film devient alors une parabole troublante sur l'état de l'humanité. Pourtant, tout avait commencé avec un réalisme froid et parfois cru. Au cœur d'un univers en décomposition, où les valeurs fondamentales sont bafouées, les cinéastes nous présentent Igor, un adolescent de quinze ans impliqué avec son père dans un trafic d'immigrants clandestins. C'est donc ce jeune homme, pas vraiment différent de tous les autres garçons de son âge (il est apprenti dans un garage et construit un kart avec deux copains pendant ses temps libres), que la caméra des Dardenne traque jusque dans ces moindres gestes; du plus banal (l'apprentissage du métier de garagiste) au plus grave (l'enfouissement d'un cadavre sous un lit de ciment). Or ici, la caméra se contente d'observer. Et c'est par cette neutralité devant les actes accomplis que le film parvient à évoquer l'un de ses thèmes les plus importants: la banalisation du mal, la décadence de l'humanité, la hiérarchisation de l'être humain.

Sans nous faire la morale, les Dardenne dépeignent un univers clos qui se replie sur lui-même. Dans un mouvement concentrique, Igor et son père *ramènent* tout à eux: ils accueillent (façon de parler) les immigrants, ils prennent, ils enferment, ils récoltent et Igor, dans tous ses déplacements, revient vers chez lui, vers le père. Or, au moment où survient un accident mortel sur le chantier clandestin, cet univers implose. Igor est pris et se retrouve devant un choix moral. Il peut rester et s'enfoncer. Ou alors il peut décider de prendre une nouvelle voie et espérer. Les Dardenne ont confiance en Igor et ils lui accorderont volontiers le salut. Dès lors, l'ouverture devient tangible pour Igor. Ses mouvements ne se font plus vers la maison, mais plutôt vers l'ailleurs, dans un mouvement excentrique. Il ne prend plus mais donne constamment: il vend sa bague, cadeau de son père, pour acheter à la veuve de l'ouvrier un billet de train vers l'Italie.

Le moment de cinéma est beau, lyrique et l'espoir est grand. *La Promesse* est de ces films qui vous habitent encore longtemps après la fin de la projection.

Carlo Mandolini